

**DE LA MEDIATION A L'ART-THERAPIE,  
DE LA CONSIGNE A L'OUVERTURE**

# DE LA MEDIATION A L'ART-THERAPIE, DE LA CONSIGNE A L'OUVERTURE

## SOMMAIRE

Introduction	p. 3
Présentation de l'expérience de stage	p. 4
1 <sup>ère</sup> partie de la discussion : problématique et ressources théoriques	p. 5
2 <sup>nd</sup> e partie de la discussion : confrontation de la théorie à la pratique	p. 12
Conclusion	p.19
Bibliographie	p.20
Annexes	p.21

## Introduction

Suite à des études artistiques et des expériences professionnelles auprès de publics précarisés, je me suis orientée vers le champ de la relation d'aide puis de la psychanalyse ; mon projet était alors de donner accès aux plus grands nombres à cette discipline supposée élitiste. Un passage en institution fin 2014 est venu le questionner, m'incitant à reprendre des études. Finalement, après des mois de recherche et de réflexion, j'ai décidé de tenter une VAE dans le domaine de l'art-thérapie, cette identité professionnelle me semblant alors correspondre à mon parcours, ma pratique et ma posture.

Si je reste convaincue de l'intérêt de s'ouvrir intellectuellement à d'autres points de vue, j'ai réalisé pendant ma VAE combien le manque de lisibilité de ce qu'était mon métier, ses fondements théoriques et ses caractéristiques pratiques avait pu ajouter de la confusion à des environnements déjà souvent chaotiques. Savoir présenter et rappeler sa fonction puis en incarner l'éthique sont des contraintes d'autant plus nécessaires que l'art-thérapie est une jeune discipline dont chaque école propose une définition, et chaque profession connexe sa représentation. Pour ma part, l'expression artistique spontanée m'ayant beaucoup soutenue dans l'enfance, j'avais cru que l'art était thérapeutique en soi, mais mes scrupules et mes réticences à exposer et monnayer mon travail lorsque je terminai mes études artistiques me firent comprendre l'im-posture de cette intrication de fonctions dans mon imaginaire. J'ai longtemps cherché dans différentes approches l'articulation juste entre art et thérapie, avec bien souvent la frustration de voir la créativité réduite à un moyen illustratif ou un outil (ré)éducatif à des fins d'intégration sociale. Cela venait heurter ma conception de l'art comme poétisation de la vie au service de l'Être<sup>1</sup> plutôt que d'une doctrine, un idéal ou une norme sociale. C'est après bien des errances et des tâtonnements que j'ai découvert l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse, telle que la propose Profac. Basée sur l'éphémère et la mise à disposition d'un espace pour que souffle le neutre<sup>2</sup>, cette pratique-éthique de l'art-thérapie est venue mettre au travail tant mes représentations que mes supposés savoirs (connaissances, savoir-faire, savoir-être...etc). A l'issue de ma VAE, j'ai vu certifiée ma pratique de médiations artistiques tandis que m'était proposé en mode intensif le cursus d'art-thérapie éclairée par la psychanalyse. Cette décision m'indiquait le chemin parcouru tout autant que celui restant à arpenter si je maintenais le cap que j'avais choisi : déconstruire une posture acquise au fil du temps pour en reconstruire une autre.

Ce glissement postural, il me semble aujourd'hui que c'est dans la parole du professionnel qu'il s'entend le mieux, d'où l'idée de réfléchir dans ce mémoire à ce qu'implique, promet ou révèle la transformation d'une parole consignée (ce qui induit un retour à l'adresseur) en parole ouverte (ce qui laisse la possibilité au sujet d'un envol). Après avoir présenté le stage qui m'a permis d'observer et expérimenter sous supervision cette exploration langagière dans un contexte particulier (la déficience cognitive), je m'appuierai sur des lectures dont les hypothèses s'ancrent dans des expériences cliniques souvent analogues (handicap) ou la recherche en art-thérapie pour discuter des postures que chaque parole induit ou valorise. Mon expérience de stage viendra illustrer ces propos, à travers ce qui aura été mis au travail et les pistes de recherches qu'aura fait émerger ce processus.

---

<sup>1</sup> A entendre ici au sens d'un « vrai self », par opposition avec la notion winnicottienne de « faux self »

<sup>2</sup> Lire à ces sujets les ouvrages de Jean-Pierre Royol, référencés dans la bibliographie du présent mémoire et abordés dans sa discussion

## Présentation de l'expérience de stage

Dans le cadre de ma formation intensive, il m'était demandé d'effectuer quinze heures de stage pratique. C'est dans un foyer de vie accueillant des adultes dits déficients mentaux, majoritairement vieillissants, et pour certains souffrant de troubles psychiques, que j'ai pu les effectuer. Mon référent, psychologue dans la structure, m'a suggéré de venir six journées complètes afin de proposer un espace art-thérapeutique et observer la vie du foyer (ma demande), notamment l'atelier de médiation artistique « rythme et voix » qu'il co-anime avec une aide médico-psychologique (ou AMP). Très tôt s'est mise au travail ma représentation de la déficience mentale, ce qui m'a permis d'interroger mon désir d'art-thérapeute en devenir, l'écart entre théorie et pratique de cette nouvelle posture, puis de trouver la question traitée dans ce mémoire.

L'une des difficultés majeures évoquées par les stagiaires, lors des regroupements de formation ou les exposés, est le maintien du cadre (interne et/ou externe) dans un environnement dont les attentes sont perçues comme en contradiction avec l'éthique en cours d'intégration. En effet, comment s'exercer à son futur métier quand les contraintes d'organisation et de budget du lieu d'accueil paraissent incompatibles avec son absence d'évaluation, de production, d'objectif éducatif et la primauté du singulier sur le collectif ? Ce conflit peut toutefois devenir, comme l'a souligné Jean-Pierre Royol lors d'un regroupement<sup>3</sup>, hautement créatif si nous l'appréhendons comme un paradoxe ; il ne s'agira plus alors de choisir entre éthique et respect de l'institution, mais plutôt de bricoler une réponse personnelle à ce qui pourrait, par analogie, s'apparenter à un koan<sup>4</sup>.

De ce point de vue, mon stage s'est déroulé dans des conditions privilégiées dans la mesure où, en dépit d'orientations théoriques différentes, l'ensemble de mes interlocuteurs s'est montré très ouvert et curieux face aux spécificités de ma formation ; j'ai de mon côté été très sensible à l'effort de toute l'équipe éducative pour intégrer ma proposition d'art-thérapie dans l'emploi du temps des résidents, ainsi qu'à la confiance accordée par mon référent et la direction. Ce n'est donc pas lorsque le personnel a perçu en quoi ma présence pouvait soulager l'équipe ou combler un vide dans le programme éducatif que l'inévitable écart entre théorie (l'idéal) et pratique (les réalités de terrain) s'est révélé, mais plutôt dans les contraintes du statut de stagiaire et ce que cela venait bousculer en moi. Etant de passage pour apprendre, je ne disposais pas d'un lieu spécifique - j'avais accès à la salle consacrée aux médiations et à l'occupationnel - et ne pouvais être laissée seule durant les séquences. Après co-réflexion avec mon référent, nous nous sommes arrêtés sur ceci : lors de l'entretien préliminaire je demandais aux résidents dérivés vers moi – cinq femmes et un homme - s'ils accepteraient ou non un tiers observateur ; en cas de refus nous demanderions auprès de la direction l'autorisation de me laisser seule avec eux. Bien que tous aient accepté sa présence, mon référent m'a proposé de demander cette autorisation suite aux premières séquences qu'il avait observées, ce qui m'a permis lors de nos six rencontres de travailler ma posture plus confortablement, notamment à travers la dimension auditive des dispositifs (syntaxe des ouvertures).

---

<sup>3</sup> Session parisienne de formation de septembre 2018

<sup>4</sup> Question posée au disciple par le maître dans la tradition zen à des fins méditatives. Il n'existe pas de « bonnes » réponses ou de « réponse-type » aux koans, celui auquel il est proposé ne peut qu'y apporter une réponse singulière et relative (c'est sur ce point qu'est proposée l'analogie avec le paradoxe de l'art-thérapie en milieu éducatif)

## 1<sup>ère</sup> partie de la discussion : problématique et ressources théoriques

Faisant écho aux entretiens préliminaires avec les professionnels de la structure auxquels j'étais subordonnée – la directrice, la cheffe de service du Foyer de Vie et le psychologue – la rencontre avec les résidents du foyer a d'emblée mis en relief à travers les questions suivantes mon aliénation au discours de l'Autre (ici les experts de l'accompagnement de la déficience cognitive) : est-il possible de pratiquer l'art-thérapie avec des personnes handicapées mentales, c'est-à-dire supposées ne pas comprendre, et partant manquer d'autonomie ? Que faire lorsque l'autre nous semble, par l'absence de mouvement apparent, ne pas saisir ce qui lui est adressé ? Comment peut-on aborder différemment la personne dite déficiente, avec quelle légitimité et quelles conséquences ?

Afin d'éclairer la réflexion critique que ces interrogations m'ont amenée à porter sur mon travail – ouvrant la porte d'une recherche sur la syntaxe du dispositif comme signifiant du signifié que serait la posture<sup>5</sup> - il me faut en présenter les balises, c'est-à-dire les repères trouvés au fil de mes lectures.

### *La personne déficiente cognitive peut-elle accéder au statut de sujet ?*

Dans son article *La « Jouissance », une approche analytique de la déficience mentale*, Jean Cabassut s'amuse à paraphraser Bartolomeo de Las Casas - qui lors de la fameuse controverse de Valladolid posa la question d'une âme indigène - en se demandant si le déficient mental a un inconscient dont il pourrait devenir sujet. Appuyant sa démonstration sur les apports de Jacques Lacan, Jean Cabassut répond qu'au même titre que tout un chaque un, le déficient mental est « parlêtre »<sup>6</sup> et « jouisseur »<sup>7</sup>, sa singularité résidant dans les modalités d'expression et de construction de cette division. En effet, constater une apparente faiblesse du dire ou un rapport plus compliqué à l'altérité et à la castration ne doit pas nous amener à conclure en l'absence d'un potentiel langagier ou d'accès au symbolique. Ce qui nous donne cette illusion – et, avouons-le, nous dérouté parfois jusqu'au malaise – c'est qu'à contrario de celui/celle qui se tient dans le langage, le sujet dit déficient demeure dans le corps, quelque chose de lui résiste à la domestication culturelle<sup>8</sup>. Lui qui nous semble manquer *d'avoir* – en particuliers de mots, sésames du savoir – déborde *d'être*, ce que nous tendons à interpréter comme de l'humain en moins si nous posons comme critère principal d'humanité la maîtrise du logos<sup>9</sup>, et comme vérité que ce qui peut s'observer au plan physiologique reflète la réalité psychique<sup>10</sup>. Prenant pour mètre/maître-étalon l'efficacité mentale, nous occultons alors la possibilité d'un rapport spécifique au langage et à la relation, voire d'un choix d'entrer ou non dans leurs champs respectifs<sup>11</sup>).

---

<sup>5</sup> A entendre ici au sens de la linguistique saussurienne

<sup>6</sup> Néologisme créé par Jacques Lacan pour définir notre condition d'êtres vivants pris dans le langage, qui plus qu'un « outil de communication » est ce qui nous structure, nous construit...etc.

<sup>7</sup> Chez Jacques Lacan elle s'oppose au plaisir, parce qu'elle peut d'une part être souffrance et d'autre part parce que le plaisir la limite. Pour Jean Cabassut, la jouissance de la personne déficiente cognitive est purement corporelle, d'où l'angoisse qu'elle réveille chez la personne non déficiente (que nous nommerons ici efficiente)

<sup>8</sup> Il en est de même de l'indicible, dont Jean-Pierre Royol nous dit dans *Au fil de l'éphémère* (p.47) qu'il résiste à la culture

<sup>9</sup> Dans son acception première datant de la Grèce antique, le « discours », écrit ou parlé, et qui par extension deviendra « logique », « rationalité », « intelligence »...etc.

<sup>10</sup> In Cabassut, *La « Jouissance » une approche analytique de la déficience mentale*, p.2

<sup>11</sup> Dans ma pratique professionnelle, j'ai eu l'occasion d'accompagner une jeune femme déficiente dont les phases récurrentes de mutisme, injustifiées au plan physiologique, semblaient plutôt relever d'un choix de retrait

Lecteur lui aussi de Jean Cabassut, Christian Soupène, dans son article publié sur le site de Profac, *Vous avez dit déficience ?*<sup>12</sup>, reprend cette hypothèse d'un potentiel langagier qui ne passerait pas par le dire. Parce qu'en dépit d'une hétérogénéité certaine des déficiences trouvées dans une même institution persiste une vision scindée du sujet entre un corp très (trop ?) présent et un mental qui serait plus ou moins absent, le comportement semble le seul point de repère pour se le représenter. Ce que *fait* le sujet dirait donc ce qu'il *est*. Dans la seconde partie de ce mémoire, j'interrogerai ce point de vue en (me) demandant, suite à la rencontre avec plusieurs personnes dites déficientes, si leur langage ne passerait pas également par autre chose que le faire, ce substitut du dire dans les approches comportementalistes.

A ce stade de notre réflexion, nous voyons combien, en valorisant l'observation de ce qui est visible (comportement), nous tirons des conclusions sur ce qui ne l'est pas (intrapsychique). Or, l'une des leçons que nous pouvons tirer au contact de la personne déficiente, c'est qu'à la regarder comme manquante nous risquons de passer à côté de ce qui pourrait être entendu avec un sens(oriel) clinique différent.

### ***Cliniques du vu ou de l'entendu<sup>13</sup> ? Telle est la question !***

Dans la seconde partie de son article, Jean Cabassut s'appuie sur les travaux d'Alain Didier-Weill pour affirmer que chez le déficient mental il existe bien un sujet de l'inconscient qui, contrairement à son Moi, n'est pas handicapé et dont « le rapport originaire au monde symbolique, de la parole et du signifiant [est] contenu dans la voix maternelle »<sup>14</sup>. Il ajoute que « En optant pour le procès du refoulement originaire au détriment de celui du miroir, nous orientons notre définition du narcissisme vers une consistance langagière, signifiante et non plus spéculaire, validant le primat de la parole sur l'image. Il nous introduit à la genèse du rapport au monde symbolique de la parole, propre au sujet de l'inconscient, *i.e* ce bain de langage, qui lui pré-existe et auquel, aussi enfermé autistiquement, il ne peut pas ne pas être articulé. »<sup>15</sup>. C'est donc par la voix, devenu objet-cause du désir<sup>16</sup>, que pourraient se nouer Réel et Symbolique<sup>17</sup>, jouissance et parole. La dimension sonore renverrait à l'époque pré-langagière, qui est préparation de l'accès au langage et, au-delà du sémantique, « symbole zéro d'un signifiant sans signifié, qui, tout en échappant au pouvoir de nomination du langage, se constitue en "nom premier" ». <sup>18</sup> S'appuyant sur l'exemple personnel d'un atelier musical, Jean Cabassut pose alors l'hypothèse suivante : grâce au son – phonème du signifiant, comme l'a démontré Jacques Lacan – « une dynamique transférentielle peut émerger de la rencontre avec [la personne déficiente] (...). La musique se constituerait ainsi en un transfert au plus proche du réel et de la Jouissance, tout en maintenant son inscription dans le champ du symbolique : le transfert, chez Lacan est transfert de parole, et non d'affects, d'émotions ou de pensées (Lacan, J. 1953-54). »<sup>19</sup> En d'autres termes, il ne serait nullement nécessaire de maîtriser la langue pour qu'une relation – y compris transférentielle – soit possible entre personnes déficientes et efficaces cognitives, la voix faisant office de connecteur entre elles indépendamment de la

---

<sup>12</sup> Voir bibliographie

<sup>13</sup> Expression de Jean-Pierre Royol extraite de son ouvrage *Au fil de l'éphémère*, p.56

<sup>14</sup> In Cabassut, *La « Jouissance » une approche analytique de la déficience mentale*, p.11

<sup>15</sup> In Cabassut, *La « Jouissance » une approche analytique de la déficience mentale*, p.10

<sup>16</sup> Dit *objet a* chez Jacques Lacan, et qui vient actualiser la notion d'objet perdu chez Sigmund Freud

<sup>17</sup> Deux des trois registres posés par Jacques Lacan (Réel, Symbolique, Imaginaire)

<sup>18</sup> Notons ici le parallèle que Jean Cabassut établit avec les phénomènes de transes à visées curatives de certains peuples dits primitifs. Nous aurions là un autre champ de recherche passionnant, en lien avec la différence entre la langue (sémantique) et lalangue (musicalité), où ce ne serait pas le sens ou la compréhension qui rétablirait une forme de « santé » mais l'effet du bain langagier sur le corps et l'esprit

<sup>19</sup> In Cabassut, *La « Jouissance » une approche analytique de la déficience mentale*, p.12

connotation des mots (et de leurs représentations chargées d'affects). *La voix comme objet psychanalytique*<sup>20</sup>, de Darian Leader, nous permet d'aller plus loin en postulant que ce que tout enfant introjecte avec les mots c'est « un lien à l'Autre » - ce que l'auteur associe dans son raisonnement au Surmoi freudien - ce que révélerait la dé-sémantisation des contenus au moment de l'endormissement<sup>21</sup>. Inscrivant sa pensée dans celles de Sigmund Freud puis de Jacques Lacan, il ajoute que l'enfant va apprendre « le code de l'Autre », c'est-à-dire que ce qu'il émet (babillage, cris, sons) va être connoté par ceux qui l'entourent à partir de leur propre imaginaire (interprétations) ; ce qui était spontané chez l'enfant va progressivement devenir intentionnel pour répondre à la grille de lecture (l'encodage) de son interlocuteur(trice) telle qu'il a pu la déchiffrer. Subsistant au sens, la voix se trouverait par conséquent hors de celui-ci, tel un objet acoustique-transitionnel<sup>22</sup>, inscrite dans la relation à travers le dialogue, avec peut-être l'impératif comme modalité énonciatrice primaire<sup>23</sup>. En basculant ultérieurement d'une tournure affirmative-injonctive à une tournure interrogative, la mère – ou ce/ceux qui incarnent la fonction maternelle - ferait plus que donner du sens au babillage de l'enfant, elle lui préparerait un espace en tant que sujet. Si en revanche l'enfant n'est pas questionné mais dit, il deviendra ou demeurera pour elle un objet.

Cet implicite de la relation, véhiculé par la structure langagière, est l'un des deux éléments majeurs qui a déterminé l'orientation de ma réflexion d'apprentie art-thérapeute face au handicap, puis guidé la construction de mes ouvertures, ce que j'aborderai dans la seconde partie de cette discussion. Le second est extrait lui aussi de l'article de Darian Leader, et complète la question de l'adresse, en s'intéressant non plus à son émetteur mais à son récepteur : à la fois « nécessaire et problématique », l'adresse est une énigme à résoudre (décodage) que l'on ne peut empêcher de se voir imposée (si je peux refuser de faire ce que l'on me demande, je ne peux empêcher que me soit demandé quelque chose). Au même titre que le regard, la parole adressée peut ainsi être vécue comme pesante ou intrusive, voire persécutrice, tout autant que recherchée<sup>24</sup>. Les seules défenses auxquelles il serait possible de recourir ici sont la feinte de ne pas être adressé (je me détourne ou regarde ailleurs comme si je n'étais pas concerné(e)) ou le mutisme (je ne réponds pas). Enfin, si nous suivons l'hypothèse de Darian Leader selon laquelle la célèbre anecdote freudienne du jeu du For-Da est un moyen d'appriivoiser le regard autant que l'absence de l'objet qui en serait porteur, parler seul pourrait en être un pendant visant à appriivoiser l'adresse autant que l'absence de l'objet qui l'énoncerait. Interroger la déficience cognitive à partir de ces postulats élargit considérablement le champ de nos représentations, tant de la qualité de ses sujets que du type de relation – thérapeutique et au-delà – qui peuvent se développer avec eux.

Le rapport à la voix, au son et au bain langagier ayant enveloppé tout enfant dès avant sa venue au monde, tel que nous pouvons les esquisser à partir de ces premières lectures, posent la question de la pertinence des cliniques choisies. Dans un contexte culturel où domine le visuel, ce qui nous incite à polariser théorie et pratique sur le spéculaire<sup>25</sup>, la déficience mentale, pour que soit respectée sa singularité, impliquerait un retour à ce qui nous fonde en tant qu'êtres de

---

<sup>20</sup> Voir bibliographie

<sup>21</sup> Darian Leader s'appuie ici sur les travaux d'Otto Isakower

<sup>22</sup> A entendre ici au sens winnicottien, comme élément faisant transition entre le dehors et le dedans

<sup>23</sup> In Leader, *La voix comme objet psychanalytique*, p.5

<sup>24</sup> Cette ambivalence rappelle l'hainamoration, néologisme lacanien permettant de mettre en lumière la coexistence, simultanée ou alternée, de sentiments opposés envers un même objet

<sup>25</sup> De nombreux auteurs, dont Jacques Lacan, se sont intéressés à la construction de l'image de soi à travers le miroir, qu'il s'agisse de l'accessoire ou du regard de la mère. Se focaliser sur ce processus, dans la théorie ou la pratique « psy », n'est-ce pas prendre le risque de réduire le regardé à un objet de la pulsion scopique du regardant ?

langages ou parlêtres, c'est-à-dire à la voix en tant qu'objet et cause du désir. Elle nous inviterait à écouter au-delà des mots, dans le silence et la langue<sup>26</sup>, dans le hors sens poétique que favorise l'espace art-thérapeutique éclairé par la psychanalyse, et que nous pourrions, en nous référant aux écrits de Jean-Pierre Royol, qualifier de passage nécessaire « d'une clinique du vu à une clinique de l'entendu ».

### ***De l'occupationnel, de la médiation ou de l'art-thérapie ?***

Couplé aux ouvrages de Jean-Pierre Royol, et aux cours qu'il dispense avec Fabienne Royol Rantsordas au sein de Profac, l'ouvrage *Médiation et art-thérapie*, de Béatrice Geneau<sup>27</sup> nous donne des clés permettant de cerner la nature et la fonction de chacun de ces champs, généralement confondus à tort sous le terme générique d'« art-thérapie ». A partir des lectures de ces divers documents, je proposerai ici les définitions suivantes :

- L'occupationnel vise, comme son nom l'indique, à « occuper », c'est-à-dire à remplir le temps par l'exécution d'une activité. Généralement dirigées par le personnel éducatif encadrant les résidents de l'institution, ces animations ne demandent pas de compétences spécifiques et sont souvent présentées comme axées sur le plaisir éprouvé dans l'activité. Les productions peuvent être utilisées pour (re)narcisser leurs auteurs à travers une exposition voire une vente.
- La médiation s'appuie sur un support (une production) qui va venir contenir et/ou étayer, transformer, un contenu interne projeté sur lui via un médium spécifique (peinture, terre à modeler, expression rythmique/corporelle...). Si la médiation demande la validation de compétences techniques pour être exercée (ex. par un DU, une VAE), nous postulons ici que ces dernières relèvent plus du champ éducatif que du soin, dans la mesure où le suivi est conçu et évalué selon une méthodologie rappelant celle du système scolaire (ex. cycle de séquences incluant une progression, des objectifs et des critères d'évaluation). Si la performance artistique n'est pas visée ou attendue, nous retrouvons dans la médiation – comme dans l'occupationnel – la proposition de (re)narcisser le sujet à travers l'exposition de son travail<sup>28</sup>.
- L'art-thérapie éclairée par la psychanalyse est un espace qui, s'il est dénué d'objectif – rien ne sera évalué, interprété ou résolu grâce à l'art-thérapeute – vise à favoriser la circulation de ce que Jean-Pierre Royol nomme « le souffle du neutre »<sup>29</sup> - neutralité à entendre ici comme ce qui ne relèverait ni d'un bien, ni d'un mal supposé pour le Sujet par son art-thérapeute - et partant permettrait un renversement de perspective, une remise en mouvement créative du psychisme. La spécificité amorcée par Jean-Pierre Royol est d'appuyer cette démarche sur l'éphémère, c'est-à-dire l'absence de production venant matérialiser l'objet psychique, afin de ne pas en faire un objet fétiche et de soutenir – et non combler – le manque qui permet de faire désir. Cette fonction demande non seulement des compétences validées par une certification, mais implique

---

<sup>26</sup> Néologisme lacanien renvoyant au bain sonore issu des deux parents dans lequel est immergé l'enfant, et qui se différencie notamment de la langue par sa singularité (pas de standards structurels, par exemple)

<sup>27</sup> Voir la bibliographie

<sup>28</sup> Sans entrer dans un débat qui nous éloignerait du sujet de ce mémoire, je relèverai simplement que c'est dans les champs de l'occupationnel et de la médiation qu'émergent parfois des artistes que l'on va souvent qualifier de manière indifférenciée de « fous », « de brut », « de cru »...etc. Une confusion de cadres et de terminologies qui peuvent s'avérer parfois « contre-productives », la médiatisation ou l'exhibition d'œuvres relevant de l'intime n'ayant pas toujours l'effet (re)narcissant escompté...

<sup>29</sup> Voir l'ouvrage éponyme cité dans la bibliographie



surtout un travail personnel continu sous la forme d'une supervision puisque la part transférentielle qui sera questionnée et transformée est celle du thérapeute, afin de ne pas encombrer de son imaginaire l'espace dévolu au sujet venu en séquence.

Cette classification posée, nous pouvons revenir à notre réflexion via Jean Cabassut, selon lequel existerait une tendance à chasser le thérapeutique des lieux d'accueil de personnes déficientes au profit de l'éducatif. Au-delà de tout parti pris disciplinaire qui nous amènerait à regretter le déclin de la psychanalyse au profit d'une évolution de la psychologie plus en adéquation avec les attentes institutionnelles, ce qui nous incite à relever ce propos c'est l'hypothèse qu'à travers l'option de privilégier l'éducatif c'est en réalité toute une conception de la relation duelle – et à travers elle de la condition humaine - que l'on promet. Ce discours, nous postulerons ici que la prévalence donnée à l'occupationnel, à la médiation ou à l'art-thérapie en est l'illustration. En effet, quand bien même il serait justifié par des contraintes budgétaires, le choix de l'un ou l'autre de ces champs n'est pas anodin. A travers lui, c'est notre représentation de la personne vivant en institution (ici le déficient mental) et du type de relation que nous entendons vivre avec elle à travers notre fonction qui se donnent à voir :

- Dans l'occupationnel, l'animateur(trice) est supposé(e) sachant, ce que traduit le recours à une consigne (il/elle dit ce qu'il faut faire) et sa posture activement aidante : en cas de difficultés supposées ou avérées à atteindre l'objectif proposé (ex. peindre un tableau, réaliser un objet décoratif...), il/elle va conseiller, corriger, assister. L'activité va permettre de développer des compétences qui, le cas échéant, seront transférables à d'autres sphères du quotidien (ex. le travail). Dans le cadre de la déficience mentale, l'animateur(trice) vient compenser par son aide le handicap.
- Dans la médiation, le/la praticien(ne) est invité(e) à rester dans la posture de supposé(e) sachant. Par le regard expert qu'il/elle va poser sur ce qui se produit (objet, interactions, événements...), il va évaluer et/ou transmettre ce qui est supposé relever du bien (c'est-à-dire s'inscrire dans une norme posée comme mètre/maître-étalon). Le lien est ici encore hiérarchisé dans la mesure où l'animateur(trice) possède des savoirs en plus, dont celui d'identifier les mouvements psychiques de la personne accompagnée ; si les informations relevées font l'objet d'interprétations et/ou sont transmises à d'autres savants (secret partagé, évaluations), la dissymétrie s'accroît. Le recours à la consigne vient elle aussi renforcer le statut : c'est le/la praticien(ne) qui donne une direction, un mode d'emploi, à la créativité. Dans le cadre de la déficience mentale, le/la praticien(ne) aspire à faire progresser la personne, à réduire son manque supposé par un apprentissage qui, si nous nous référons à nouveau à Jean Cabassut, « l'humaniserait ».
- Dans l'art-thérapie, l'art-thérapeute est invitée à neutraliser sa présence, tant physique que psychique, pour ne plus être imaginé comme supposé sachant et incarner une fonction symbolique. En privilégiant le mouvement sur la forme dans la composition et l'usage de son dispositif-outil, et en s'abstenant de toute interprétation ou orientation volontaire, il permet au sujet qu'il rencontre de se décoller de lui/d'elle. S'il ne peut empêcher une dissymétrie de la relation, il/elle s'efforce de ne pas accentuer celle-ci, ce qu'illustre le recours à des ouvertures : la parole est ici évocatrice plutôt que directrice, l'adresse ne cherche aucun effet sur l'autre (ni injonction, ni pacification ; tout au plus est-elle question à la ponctuation invisible). Dans le contexte d'un suivi de personnes déficientes mentales, l'art-thérapeute postulant l'existence d'un sujet non déficient (seul le Moi est handicapé), c'est à lui qu'il/elle s'adresse comme à tout un chaque un, avec pour seule visée de le rencontrer dans le respect de sa singularité. Dans son orientation

psychanalytique, il estime avec Jacques Lacan qu'il n'est d'autre transfert que celui du thérapeute, à ce titre, il/elle se concentre sur ce qui lui est propre (ce que les séquences mettent au travail en lui/elle) et laisse au sujet la liberté de garder pour lui ce qui relève de l'intime<sup>30</sup> sans chercher à le mettre au travail.

### *L'art-thérapie et la déficience mentale*

Dans l'article dirigé par Jean-Jacques Rassial, *Le lapsus, lalangue et l'adolescent*<sup>31</sup>, nous apprenons que l'adolescence est le moment où le phonème – réel de la parole, et pendant de la lettre, réel de l'écriture - redevient objet a, tandis que la maîtrise de la grammaire, par sa complexité, permet la connotation. Si la personne déficiente cognitive peut saisir le phonème comme objet a, mais pas suffisamment la connotation par non maîtrise de la grammaire, peut-elle malgré tout accéder aux procédés de la métaphore ou la métonymie, c'est à dire à la poésie ? Si nous situons celle-ci du côté de lalangue plus que de la langue, la réponse est affirmative, ce dont j'ai pu faire l'expérience durant le stage lorsqu'une résidente a répondu à un poème-ouverture par l'improvisation d'un poème de son cru. Ce qui en revanche reste un mystère, et pourrait faire l'objet d'une autre recherche, est de déterminer s'il s'agit ou non d'une forme de symbolisation, ce qui pour Jean-Jacques Rassial et son équipe ne coule pas de source : « Lalangue maternelle recèle non seulement une polysémie, mais plus encore une polymorphie constitutive. Celle qui fait que l'accès à la parole ne suffit pas à prouver que le sujet est inscrit dans le Symbolique. »

Nous pourrions en conclure que l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse serait par nature difficilement abordable pour les personnes déficientes mentales. Pourtant, si comme le soutient la littérature étudiée pour ce mémoire, la personne déficiente cognitive connaît difficilement le manque – donc, du point de vue lacanien, le désir – l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse pourrait à l'inverse être particulièrement indiquée pour l'accompagner ! Telle que Jean-Pierre Royol et ceux/celles qui partagent sa pensée à travers leurs recherches la conçoivent, cette discipline n'a pas vocation à (ré)éduquer ; partant, elle ne saurait être pratiquée sur un mode objectif ou visant un objectif. Elle se propose en revanche de nettoyer « le couloir du neutre »<sup>32</sup> pour qu'en recircule le souffle - à entendre ici en tant que créativité indéterminée, non orientée vers le connu, inspiration - et que s'éveille ou se réveille le désir. Ce que Jean-Pierre Royol nous dit dans son ouvrage *Le Souffle du neutre*<sup>33</sup>, c'est qu'en évacuant son imaginaire de l'espace de la rencontre, l'art-thérapeute libère le sujet du poids de l'interprétation et lui permet, par l'expérience d'une adresse qui n'attendrait pas de réponse – en d'autres termes, qui ne le *dirait* pas - de désirer ailleurs, se posant ainsi en tant que sujet. Là où certaines approches s'appuient sur la relation transférentielle - Sigmund Freud lui-même proposait à une époque de substituer une névrose de transfert à la névrose initiale pour la soigner – l'art-thérapeute ne s'y intéresse que du côté de ce que l'on nomme communément « contre-transfert ». Son éthique l'invite à explorer ce qui est mis au travail en lui plutôt que d'analyser ce qui serait mis au travail chez l'autre (et que par ailleurs il ne saurait provoquer). S'il tend à « désêtre » pour incarner sa fonction, il ne prétend pas être en cela un exemple à suivre, c'est pourquoi Jean-

---

<sup>30</sup> En résumé, nous pourrions dire ici que c'est parce qu'il travaille beaucoup en amont à polir son outil (le dispositif, dont les connotations doivent être le plus neutres possibles), puis en aval son imaginaire grâce à la supervision (ce qui s'est mis au travail en lui, ce qui se sera invité malgré tout dans le dispositif), que l'art-thérapeute peut mettre en place un espace sécurisant sans « utiliser » l'accroche transférentielle. Notons enfin que s'il n'existe pas de contre-indications à l'art-thérapie, il est toutefois préférable, même en institution, qu'elle soit prescrite en cas de fragilités particulières (circonstancielles ou structurelles).

<sup>31</sup> Voir bibliographie

<sup>32</sup> Espace symbolique situé entre subjectivité et objectivité. Voir schéma reproduit en annexe.

<sup>33</sup> Voir la bibliographie

Pierre Royol reprend la critique de Jacques Lacan quant à l'encouragement, tacite ou non, à laisser le sujet s'identifier au Moi fort de son thérapeute<sup>34</sup>. Cette posture éthique rigoureuse va impacter la création du dispositif, l'outil de l'art-thérapeute que Fabienne Rantsordas-Royol définit comme « une structure psychique composée d'un support et d'éléments glissés<sup>35</sup> ». Ce que tant la lecture de ses travaux que mes premières explorations m'amènent à souligner ici, c'est que le dispositif est porteur d'une double connotation inhérente aux canaux sensoriel qu'il sollicite :

- dans sa composante visuelle, olfactive ou tactile, il a pour signifiants les matériaux
- dans sa composante auditive, il a pour signifiants les mots

Imprégnée de mes connaissances en linguistique saussurienne – je reviendrai plus loin sur les limites du savoir en art-thérapie – j'ai initialement commis l'erreur de réduire la notion de signifiants aux mots, occultant la connotation des matériaux et leur puissance évocatrice. Au-delà de ce que cette anecdote autobiographique pourrait révéler aux spécialistes de mes préférences cognitives, mon histoire personnelle ou encore du degré de formatage issu de mes apprentissages, elle me semble intéressante à pointer en ce qu'elle met implicitement en relief le polymorphisme de la langue. En effet, l'une des choses dévoilées par Jacques Lacan lorsqu'il étudie du point de vue linguistique la structure de l'inconscient, c'est qu'à défaut d'être une langue – c'est-à-dire un canon définissant les articulations de mots et combinatoires de phonèmes – la langue est un langage singulier transmis par nos parents et nourri de nos interactions avec l'environnement. La langue est à la langue ce que la parole est à l'écrit : un langage souple, mouvant, plus sensible au sensoriel qu'au sémantique. Ainsi élargit-elle la définition de langage, réduit par la langue aux mots, en supposant que l'on peut dire et écouter hors sens et/ou de manière non standardisée. Cette hypothèse s'avère particulièrement intéressante pour aller à la rencontre de la personne déficiente cognitive, puisqu'elle nous permet de concevoir les caractéristiques de sa parole (élocution, amplitude du vocabulaire, syntaxe...) comme relevant de l'altérité plutôt que du dysfonctionnement. Dans cette perspective, les notions de normalité et d'anormalité s'effacent pour laisser place au contraste, à la différenciation, à la singularité. Ce changement de point de vue favorise et prolonge le renversement postural prôné par l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse : si dans un premier temps nous pouvons nous demander si les difficultés apparentes dans le suivi ne relèvent pas plus de l'accompagnant(e) ou de l'accompagné(e)<sup>36</sup>, libérer l'autre du verbe qui le dit<sup>37</sup> permet de rééquilibrer la dissymétrie relationnelle, et peut-être de passer d'un face à face imaginaire entre sachant et non sachant – voire parfois, maître-élève - à la rencontre, médiatisée par le symbolique, de deux humanités.

Ayant balisé mon parcours de réflexion, il m'est désormais possible d'exposer mon cheminement de la médiation vers l'art-thérapie, à travers le suivi de quelques personnes dites déficientes cognitives et ce que ces rencontres ont transformé dans mes représentations et habitudes créatives.

---

<sup>34</sup> In *Au fil de l'éphémère* (p.29)

<sup>35</sup> In *Questions à propos du dispositif*

<sup>36</sup> Principe fondateur de la supervision comme condition sine qua non à l'exercice éthique de l'art-thérapie

<sup>37</sup> Rappelons ici que la Bible, texte majeur de la culture judéo-chrétienne dans laquelle nous nous inscrivons, place le verbe au commencement et lui attribue un pouvoir créateur à travers l'énonciation (ce que nous retrouvons par exemple dans les termes « bénédiction » ou « malédiction, dont l'heur dépend de la valeur du dire).

## **2<sup>nd</sup>e partie de la discussion : confrontation de la théorie à la pratique**

Ce que nous pouvons retenir de la première partie de notre discussion, c'est que si le choix de l'ensemble des matériaux-signifiants capte et oriente potentiellement l'imaginaire – d'où l'importance de les neutraliser le plus possible – la dimension auditive de l'outil-dispositif, par le traitement syntaxique des signifiants-mots-phonèmes, contribuerait pour sa part à dire ou questionner son expérimentateur, avec pour effet de lui ouvrir ou fermer la porte en tant que sujet. Appréhender le verbe sous ce second angle valorise potentiellement celui/celle qui prétend s'inscrire dans la pratique de l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse : parce qu'il/elle fait le choix d'une parole qui, bien que sa ponctuation soit invisible, questionne plus qu'elle ne dit, nous aurions tôt fait de considérer comme un fait acquis qu'il/elle serait plus respectueux(se) d'autrui que le/la praticien(ne) en médiations artistiques. Une éthique saine impliquant d'interroger son désir d'accompagner, j'ai essayé d'identifier les bénéfices que je pouvais trouver à manier l'une ou l'autre structure linguistique ou à m'identifier à l'une ou l'autre fonction.

Dans cette seconde partie de discussion, je mettrai donc en relief les interrogations ou doutes suscités par les séquences de stage, et leurs impacts sur mon évolution professionnelle (mise au travail des représentations et de la langue), comme autant de pavés sur le chemin me conduisant d'une posture de praticienne en médiations artistiques à celle d'une art-thérapeute.

### ***Déconstruire la langue et révéler l'enracinement du discours de l'Autre***

C'est dans un état d'esprit très scolaire que j'ai rédigé mes premières ouvertures. Je craignais d'être trop ou pas assez neutre, ce qui me renvoyait au poids du regard de l'autre et au sentiment de n'être jamais, quel qu'en soit le vecteur d'expression (parole, acte, création artistique, pensée...), du côté de la norme/de l'Autre. Paradoxalement, c'est ce sentiment d'être handicapée ou déficiente qui, une fois nommé et accepté, m'a peut-être permis d'entrer en contact sans peurs ni préjugés avec les résidents du foyer de vie ; en amont, il aura toutefois fortement inhibé ma créativité. La lecture des écrits de formation de Fabienne Ransordas-Royol et ses retours sur mes premières tentatives m'ont aidée à sortir de l'ornière en dégagant un modèle structural :

*Aujourd'hui, je vous invite à ...*

*Et si ...*

*On va s'arrêter là pour aujourd'hui*

Bien que mes essais m'aient laissée insatisfaite car trop impersonnels ou stéréotypés, m'appuyer sur ce tuteur linguistique m'a permis d'en entendre la rythmique – Fabienne Ransordas-Royol invite toujours les stagiaires à s'enregistrer – ce qui a orienté mes lectures vers la voix et la musicalité. C'est dans ce contexte qu'un point abordé dans *S'apparenter à un poète*, un article d'Esther Tellermann<sup>38</sup>, a déclenché ma recherche langagière et ma réflexion sur ce que la structure linguistique induit dans le rapport à l'autre : si la langue est le matériau de construction du roman, la langue serait celui de la poésie. Suivant cette piste, et l'inscrivant dans le contexte global de la création – en particulier picturale, une discipline qui m'est familière - j'en suis venue au fil de mes lectures complémentaires<sup>39</sup> à postuler à mon tour ceci

---

<sup>38</sup> Voir bibliographie

<sup>39</sup> Abondamment commentées dans la première partie de cette discussion

: la langue pourrait être le matériau d'un procédé d'illustration/figuration que produirait la médiation à travers la consigne, tandis que la langue s'inscrirait dans une évocation/abstraction que générerait l'art-thérapie à travers l'ouverture. Pour vérifier cette hypothèse, j'ai essayé de déconstruire mes acquis de la langue – j'entends par là mes préférences syntaxiques héritées de l'apprentissage académique, et correspondant à l'idéal du Moi et/ou au Moi Idéal - pour (re)trouver en moi l'empreinte de la langue. Le canon du haïku a joué ici le rôle de fil d'Ariane, pour que mes déambulations hors sens ne deviennent pas des impasses.

J'ai d'abord commis l'erreur de retenir parmi ses caractéristiques l'éphémère, découvrant par l'expérience que ce qui, dans la culture nipponne, renvoie à l'impermanence des formes<sup>40</sup> pouvait s'avérer confrontant lorsqu'il imprègne un dispositif à travers le choix des matériaux, et n'était pas superposable à l'éphémère en tant que caractéristique de l'outil-dispositif<sup>41</sup>. Une fois ce contresens éclairci, j'ai recentré mon étude des caractéristiques du haïku sur sa métrique et son usage de la métaphore. Il ne s'agissait pas d'occidentaliser la forme, mais de chercher une structure syntaxique adaptée à la musicalité de notre langue et porteuse d'un même effet d'évocation à partir d'images renvoyant à un ailleurs intime. Il s'en est suivi une exploration phonématique, à travers des jeux de mots, la polyphonie, la création de mots-valises, ou encore des allitérations, une épure syntaxique...etc. Progressivement, les images des ouvertures, encore calquées sur la dynamique ternaire extraite des cours de Fabienne Rantsordas-Royol se sont émancipées de la logique sémantique, cependant je ne pouvais que constater *ma difficulté à ne pas chercher l'effet*. Qu'est-ce qui me poussait donc à vouloir mettre l'autre au travail, une intention si subtile qu'elle parvenait à se jouer de la linguistique pour imprégner mes ouvertures ? La supervision et l'écriture m'ont fourni l'occasion de creuser ce sillon jusqu'à découvrir l'empreinte marquée de l'éducatif dans mon psychisme : quelle que soit la fonction occupée (ex. : artiste, art-thérapeute, praticienne en médiation...) j'applique efficacement ce que mes diverses formations m'ont appris à développer, c'est-à-dire *porter un regard critique*, proposer *une vision*, donner les moyens à autrui de *voir* problèmes et solutions grâce à d'autres *angles de vue*...etc. Quand bien même je crois laisser à l'autre un espace en lui renvoyant, à l'instar de Winnicott, l'expertise de son monde intérieur, j'instrumentalise l'adresse pour mieux *scruter* et faire reculer *les limites de l'invisible*...Si à force de chercher je peux trouver des causes biographiques à cette tyrannie de la transparence, je retiens du point de vue de l'apprentie art-thérapeute ce que cette posture qui manipule la langue révèle de mon aliénation au discours de l'Autre, ici l'approche cognitivo-comportementaliste actuellement dominante. Bien que n'ayant pas fait ce choix d'orientation clinique, je ne peux nier une résistance à m'en affranchir en renonçant à la reconnaissance et au pouvoir qu'octroie le supposé savoir. Parce que tant mon histoire personnelle que les normes sociales valorisent en moi l'efficacité cognitive, ne plus être perçue comme *celle qui sait* (même quand je m'en défends), réveille l'angoisse du rejet, l'agressivité et la perte d'amour, auxquelles me confronterait, dans mon imaginaire, l'altérité<sup>42</sup>.

---

<sup>40</sup> Ce concept, appelé Mujô, traverse l'esthétique japonaise, notamment à travers la célébration de Sakura, la floraison des cerisiers. Nous retrouvons son équivalent dans la peinture occidentale, d'une manière peut-être plus directe ou grave, sous la forme des Vanités (17<sup>ème</sup> siècle)

<sup>41</sup> Dans le premier cas l'éphémère est connoté dans le champ lexical de la finitude, dans le second il s'oppose à la fixité

<sup>42</sup> Si nous nous référons à l'article de Darian Leader exposé dans la première partie de cette discussion, nous pourrions nous demander si, de ce point de vue imaginaire, s'inscrire dans une clinique du vu/du visible, ne viserait pas à apprivoiser la singularité ?

Le savoir, qui détermine la langue tant dans sa structure formelle (règles) que dans ses connotations et acceptions, n'est pas seulement un moyen de connaître le monde qui nous entoure. C'est aussi, lorsqu'il crée une langue qui dit plus qu'elle ne questionne, ou lorsqu'il en restreint l'accès au code, un instrument de domination ou d'aliénation<sup>43</sup>. En d'autres termes, posséder le savoir, à travers la maîtrise de sa langue, nous placerait dans la position de la mère face à l'enfant aux premiers temps de la relation : il nous donnerait le pouvoir de faire apparaître ou disparaître l'autre en tant que sujet, par une parole déverrouillant ou verrouillant sur lui la porte de notre imaginaire (dans le premier cas nous lui demandons qui il est car nous savons l'ignorer, dans le second nous lui disons qui il est car nous croyons le savoir). J'émettrai ici l'hypothèse que selon le registre sur lequel le langage est articulé au savoir (imaginaire ou symbolique), il sera plus ou moins facile de renoncer à cette posture maternelle, voire maternante.

L'espace, parfois ténu, qui sépare les rôles de vilain petit canard et de bouc émissaire<sup>44</sup> peut éroder la ténacité requise pour inscrire dans la durée l'approche thérapeutique sans céder aux pressions d'un paradigme pro-éducatif. Cette prise de risque – se démarquer, s'affirmer dans la différence, adopter un point de vue minoritaire – m'apparaît à l'issue de ma formation comme étant un défi incontournable de la profession d'art-thérapeute lorsqu'elle celle-ci ne se confond pas avec la médiation ou l'occupationnel. Il me semble par conséquent important d'en être conscient(e) et de travailler son cadre interne avant de s'engager dans ce métier.

### ***Déficience et surefficience cognitive, avers et envers d'un même handicap ?***

Tant les entretiens préalables au stage que la littérature spécialisée proposée par mon référent m'invitaient à porter mon attention sur la déficience cognitive, faisant ressurgir une angoisse précoce : évaluée très jeune comme particulièrement compétente intellectuellement, j'ai eu beau tenter par tous les moyens de camoufler, compenser ou transformer en atout cette « surefficience » supposée, j'ai régulièrement la conviction qu'elle se dresse entre moi et le reste du monde. Comment ce « trop » et le « pas assez » pourraient-ils se rencontrer ?

Lors de notre premier échange, Fabienne Ransordas-Royol m'a renvoyé que si je redoutais la rencontre avec les personnes déficientes c'est parce que *moi je me sentais handicapée face à elles*. Par ce renversement de point de vue, j'ai réalisé la relativité des jugements à l'origine de mes représentations : en prenant comme mètre/maître-étalon une certaine norme cognitive<sup>45</sup>, nous donnons à certains signes (chiffres, mots) un pouvoir sur notre psychisme proportionnel à leur valeur connotative, ainsi un quotient intellectuel (QI) inférieur à 70 ou supérieur à 110 créerait, par exemple, des castes imaginaires définissant les personnes. Selon leur position dans la hiérarchie cognitive, il serait attendu d'elles qu'elles soient plus ou moins intégrées socialement. Plutôt que de me polariser sur l'écart cognitif théorique entre les personnes que j'allais rencontrer et moi, j'ai donc cherché où nous pourrions nous rejoindre. La réponse qui m'est apparue est que nos maîtrises supposées extrêmes de la langue – trop et pas assez – étaient peut-être les deux faces d'une même médaille, une forme de handicap qui compliquait notre inscription dans la société des gens dits *normaux* (en fait, moyennement efficaces). Les réalités

---

<sup>43</sup> A titre d'exemple, citons le fossé générationnel creusé par la langue technologique, adressée principalement aux plus jeunes et qui isole socialement ceux qui ne la maîtrisent pas

<sup>44</sup> Nous pensons ici par exemple aux travaux de Didier Anzieu sur l'illusion groupale et le fantasme de casse, comme éléments régulateurs d'échanges au sein d'un groupe et basés sur des identifications communes

<sup>45</sup> Par exemple, les tests de QI type WAIS ou WIISC

des personnes dites déficientes et surefficientes cognitives ne sont peut-être pas si éloignées si nous les observons par les lunettes de la thérapie et de l'éducatif : tout comme l'offre à la personne déficiente tend à la faire progresser, il est suggéré aux personnes dites surefficientes de passer par l'éducatif pour trouver leur place dans la société. Leur mental hypertrophié serait une chance – sauf lorsqu'il s'exprime à travers l'esprit critique, auquel cas il se retourne contre eux<sup>46</sup> – tandis que la fréquentation de collectivités favoriserait l'épanouissement de leur socialisation ; de même, la création d'écoles, de classes, de club ou d'activités associatives spécialisées leur permettrait, en se regroupant, de rompre leur isolement potentiel. Dans les deux cas, nous relèverons que ce n'est pas un accompagnement vers la découverte de leur singularité qui est proposé (ex. art-thérapie ou autre approche éclairée par la psychanalyse<sup>47</sup>) mais leur inscription dans la moyenne cognitive via des apprentissages stimulant ou inhibant leurs compétences manifestes (ex. approches cognitivo-comportementales ou médiations).

Cette courte réflexion m'amène à émettre ici de nouvelles hypothèses : ce qui pourrait rapprocher les personnes dites déficientes ou surefficientes mentales, c'est qu'elles résisteraient, chacune à leur manière, à la norme culturelle, suggérant par-là que l'intégration sociale ne serait pas tant tributaire de l'accès au symbolique par le langage que de l'usage que l'on fait du pouvoir intrinsèque de la langue<sup>48</sup>. Qu'elles disposent ou non des codes, des mots, ces personnes ne pourraient ou ne voudraient peut-être pas (se) *dire* – voire être dites ? – mais *être*. Ne pouvant pour autant échapper à leur condition de parlêtre, elles trouveraient vraisemblablement plus avantageusement dans l'art-thérapie que dans les médiations artistiques un espace d'invisibilité ou (se) raconter l'intime et (re)lancer le désir d'aller dans le monde, avec l'autre...etc.

Avant de revenir à ma rencontre avec des personnes déficientes et à son influence sur les dispositifs présentés en séquences, je tiens à préciser qu'il n'entre pas dans mon propos d'opposer les « gentils déficients et surefficients » ou « gentils art-thérapeutes » à un « vilain système pro-éducatif » qui viserait à les moyenner pour s'autorenforcer, avec la collaboration d'autres professions du soin dont les praticiens en médiations artistiques. Ce que je souhaitais pointer ici, c'est comment les marges semblent se rejoindre dans leurs difficultés supposées, et combien elles peuvent résister – volontairement ou par nature – au « bien » que l'on voudrait leur faire en les éduquant pour les intégrer au lieu de les accueillir telles qu'elles sont.

### ***De la parole qu'on signe à la parole ouvre-entre (si tu veux ?)***

Adhérer intellectuellement au glissement de la consigne vers l'ouverture ne m'a pas posé problème. Toutefois, si j'ai pu laisser libre cours à ma créativité jusqu'à ébaucher une structure syntaxique plus singulière – que j'ai nommée poème-ouverture<sup>49</sup> – une certaine déception s'est manifestée lorsque l'idée (le dispositif) rencontrant l'altérité (chaque un accueilli à l'instant t d'une séquence) nul bricolage spectaculaire n'a surgi.

---

<sup>46</sup> Nous précisons ici que toutes les personnes supposées efficientes ne correspondent pas au cliché de l'élève discipliné et performant, locomotive de classe et preuve vivante de la pertinence du système éducatif...

<sup>47</sup> Qui permettrait, selon l'expression lacanienne, de « poétiser leur symptôme »

<sup>48</sup> En cas contraire, la surefficiency cognitive serait vécue comme une plus-value et non un handicap ! Pour approfondir la réflexion sur le pouvoir et la langue, je renverrai le lecteur aux travaux de Roland Gori

<sup>49</sup> Voir en annexe les dispositifs proposés

J'ai d'abord pensé : « les experts de la déficience avaient raison et moi j'ai tort, l'art-thérapie n'est pas accessible aux personnes handicapées mentales, d'autant qu'elles sont habituées à la médiation artistique et à l'occupationnel ». Piquée dans mon orgueil, je me suis efforcée, dans un second temps, d'opérer le désormais familier retournement de perspective en me demandant ce qui, dans mon dispositif, pouvait empêcher le bricolage. Je me suis enfin demandé si les apparences n'étaient pas trompeuses et si, hors du visible tout autant que du sens, il n'existerait pas une expression créative singulière, ou plus modestement une amorce de ce mouvement. A partir de ce processus, j'ai pu dégager les points suivants :

### *Le choix des signifiants*

Durant les séquences vécues en stage, la connotation par les participants des signifiants, tant visuels qu'auditifs, m'a parue de prime abord peu prégnante ou perceptible, hormis un intérêt marqué pour les contenants (les boîtes ou étuis) plus que les contenus (matériaux). S'agirait-il d'une variation d'un intérêt pour le signifiant (le mot) plus que pour le signifié (sa connotation, son sens) ou encore de la concrétude du Réel sur l'abstraction du Symbolique ? Quelque chose paraît rester de l'ordre du premier degré, l'imaginaire ne semblant pas extrapoler à partir de la forme matérielle pour créer une métaphore (le mot serait apparemment associé à l'objet de manière littérale). Ainsi, quand une résidente raconte que « les bouchons vont au bal », elle se référerait à des morceaux de plastiques fermant habituellement des bouteilles qui se mettraient à danser, et non à des danseurs qu'ils représenteraient. La même question se pose pour les mots, mais de manière moins certaine : quand un résident répète après moi les signifiants « rêve » ou « moment pour soi », est-ce la sonorité ou le signifié qu'il relève ? Construire mes ouvertures différemment, en privilégiant la langue sur la langue, change-t-il quelque chose ? L'expérience m'invite à penser que lorsque les matériaux ne sont pas contenus, c'est-à-dire lorsqu'ils sont directement mis à disposition sur la table pour être utilisés, l'attention des résidents est moins captée, ou plus fugacement. Ils cherchent alors du regard d'autres contenants, me les montrent, ou m'en parlent. J'en déduis qu'avec ou sans l'appui de mon imaginaire, l'espace art-thérapeutique leur permet de se raconter quelque chose à partir de contenants aux contenus à découvrir.

Attentive aux spécificités et à l'évolution de chaque un, notamment les éventuelles limites sensori-motrices, j'ai cherché des matériaux faciles à manipuler, offrant par leur variété texturale une amplitude d'exploration sensorielle<sup>50</sup>, mais aussi transformables. Me départant difficilement d'une intention, je visais à élargir le panel de possibilités créatrices, notamment en termes de composition du bricolage avec l'option d'*altérer* le matériau (agir sur sa forme initiale), à entendre ici comme métaphore d'une rencontre de l'interne (le sujet) avec l'externe (le matériau), au cœur de laquelle l'un pourrait agir sur l'autre (psychiquement ou physiquement). Cet implicite du choix des matériaux me renvoie à une forme de clivage dans mes représentations, où le dispositif serait éducatif ou ne serait pas, ce qui concrètement se traduirait par la sélection de matériaux stimulants sensoriellement – notamment par l'effet de surprise - ou une épure radicale comme matérialisation de la neutralité. C'est comme s'il me fallait constamment donner la preuve matérielle de ma compétence ou de ma légitimité.

---

<sup>50</sup> Notons ici que la dimension olfactive a été très peu relevée par les résidents. La prédominance apparente du visuel, relèverait-elle d'une spécificité cognitive ou de l'acquis (type d'accompagnements proposés ayant généré des habitudes) ? Cette question pourrait faire l'objet d'une autre recherche.



## *La posture des résidents*

L'impression récurrente pendant les premières rencontres était celle d'une posture attentiste de la part des résidents : vivaient-ils tout sur un mode occupationnel ? Attendaient-ils de ma part des instructions, y compris lorsque les ouvertures se sont faites poèmes ? Est-ce pour cela qu'ils ne faisaient (presque) rien ? Pour autant, fallait-il en conclure qu'il ne se passait vraiment rien ? Si je reviens à l'article de Darian Leader, commenté dans la première partie de cette discussion, je me demande si le trouble que j'ai cru percevoir chez les résidents au fil des semaines n'était pas dû à leur absence de maîtrise de mon code supposé : que (leur) voulais-je ? Quelles étaient les réponses attendues ? S'ils ne les trouvaient pas, qu'en serait-il de la relation entre nous ? Fallait-il en déduire qu'ils venaient plus pour moi (me faire plaisir) que pour eux (bénéficier d'un temps pour soi) ? Si comme le suggère Darian Leader, la voix serait objet-cause du désir pour la personne déficiente, peut-être que l'adresse poétique (ouverture) n'appellerait pas le faire, être adressé en ces termes s'avérant suffisant pour remettre du mouvement. Je pense ici à D, résidente ayant répondu à une ouverture-poème par un autre poème de son invention, ou à S et V, qui lors de phases de silences habitées par la plongée de leur regard dans le mien, m'ont très délicatement caressé la joue ou le dos l'espace de quelques secondes. Et si c'était cela leur bricolage ?

L'attentisme que j'imaginai chez les résidents, même posé comme tel, a été l'occasion de grandes discussions avec mon référent, notamment sur l'écart entre l'intention éducative (ce vers quoi l'éducateur voudrait amener la personne accompagnée) et son résultat (la posture intérieure ou le comportement acquis en fin de travail). Face à l'absence de faire, faut-il répéter ou reformuler pour s'assurer que les mots ont été compris ? Comment dès lors ne pas conforter le sujet dans l'idée que l'ouverture ne serait qu'une autre façon de formuler une consigne ? Dans les moments marqués par l'inquiétude du jugement porté sur mes compétences et sur la discipline que je venais pratiquer, je revenais aux fondamentaux de l'éthique prônée par l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse : outre le fait que le sujet n'est pas déficient cognitif – donc qu'il comprend ce que le Moi ne comprend pas toujours – l'art-thérapie n'est ni ergonomie, ni psychomotricité, ni psychologie ; à ce titre, elle ne tend pas à développer des compétences. Ce à quoi elle s'engage, c'est la mise en place puis à disposition du sujet d'un espace de rêverie, via l'outil-dispositif. Vu sous cet angle, l'absence de faire n'indique pas un échec du dispositif mais tout simplement l'exercice par le sujet de son droit à se saisir ou non des ouvertures, à en extérioriser ou non les fruits.

Quant à l'attitude des résidents face aux ouvertures, elle pourrait renvoyer à la trace de l'impératif comme modalité langagière primaire, un archaïsme s'avérant peut-être d'autant plus prégnant que les contraintes de la vie en collectivité ne valorisent pas forcément le recours aux tournures interrogatives<sup>51</sup>. Nous retrouvons ici une hypothèse centrale de ce mémoire : si l'ouverture est implicitement question et la consigne affirmation, les espaces qu'elles mettent en place ne peuvent que différer, induisant un rapport lui aussi distinct dans la relation entre thérapeute et personne accompagnée. Quand l'espace de médiation renforcerait la démarche éducative souhaitée par certaines institutions ou politiques, l'espace art-thérapeutique pourrait être un espace d'appropriation de l'adresse, ce que m'inspire par exemple l'accompagnement de A, qui, coutumière selon mon référent du dialogue avec elle-même, s'est mise à fredonner à voix basse en fin de séquences dès la deuxième rencontre puis en amont la cinquième semaine.

---

<sup>51</sup> Lesquelles, rappelons-le, donnent un espace à l'autre pour l'investir en tant que sujet

## *Ma posture*

Les questionnements et obstacles, tant internes qu'externes, rencontrés pendant ma formation renvoient à un problème dans mon positionnement, et ce à deux niveaux : en premier lieu l'identification forte à une surefficience supposée, en second lieu le formatage de mon parcours artistique.

Comme je l'ai évoqué plus haut, j'ai été profondément remuée par l'angoisse des conséquences imaginaires du renoncement au statut de supposé sachant, ce qui est venu parasiter le travail sur la langue (cheminement de la consigne vers le poème-ouverture). Le sentiment récurrent d'être mise en échec venait activer des jugements de valeurs négatifs (ex. « tu n'as pas bien ou pas assez travaillé », « tu n'y arriveras jamais ») qui me semblent illustrer une forte réceptivité – et suradaptation ? - aux systèmes d'évaluation (les codes et le discours de l'Autre) dans lesquels notre société nous plonge dès l'enfance via l'école. J'en conclus que travailler la structure linguistique pour basculer de la consigne à l'ouverture ne suffit pas pour rendre effectif le glissement d'une posture de praticienne en médiations artistiques (fonction en affinité avec l'éducatif) à celle d'une art-thérapeute (fonction en affinité avec le thérapeutique). Si s'affranchir de la langue pour retrouver la langue contribue vraisemblablement à l'entrée en poésie, la mise au travail de l'art-thérapeute est essentielle pour (re)modeler et fortifier son cadre interne.

Enfin, si dans d'autres formations dites d'art-thérapie un bagage artistique est pré-requis ou fortement valorisé, mon expérience de stagiaire me l'a fait vivre comme une forme de handicap<sup>52</sup>. Ce *savoir-faire en trop* s'est invité dans mes premiers essais de dispositifs, orientant leur élaboration vers la mise en scène des matériaux ou une lecture<sup>53</sup> des ouvertures, les transformant en installations. Tout comme je m'étais découverte formatée pour éduquer, j'ai pris conscience de l'emprise de l'œil de l'artiste sur mon travail à travers ma difficulté à penser hors « concept », « composition », « valeurs », « textures » ou à trouver un compromis entre figuration et abstraction. Ce qui du point de vue esthétique serait considéré comme neutre (ex. le noir-blanc-gris, le minimalisme) s'est dans mes premiers essais révélé fortement connoté ou trop subjectif, stimulant l'imaginaire de l'autre au lieu de neutraliser le mien.

Loin de me décourager, ces écueils m'ont appris l'importance du temps psychique chez l'art-thérapeute autant que chez ceux qu'il/elle accompagne, et m'ont ouvert de nouvelles perspectives, à travers des pistes de recherches, telles que l'approfondissement des poèmes-ouvertures et l'esthétique de l'évocation non-figurative, composantes d'un *no mind's land*<sup>54</sup> poétique qui pourrait parcourir mes dispositifs. Un espace-temps où la parole qu'on signe aurait cédé la place à une parole ouvre-entre (si tu veux ?<sup>55</sup>).

---

<sup>52</sup> Ce qui pose la question de la formation des art-thérapeutes

<sup>53</sup> Expression théâtrale renvoyant à l'interprétation d'un texte, c'est-à-dire à une orientation de son sens supposé

<sup>54</sup> Jeu de mot sur man/mind : la terre d'aucun homme (no man's land) devient ici la terre d'aucun mental (no mind's land)

<sup>55</sup> Clin d'œil à la possibilité laissée au sujet de ne pas saisir le dispositif comme invitation pour l'ailleurs de son choix

## Conclusion

Les ressources théoriques dans lesquelles j'ai cherché des éléments d'appuis ou de réponses aux questionnements provoqués par mon entrée en stage m'ont amenée à postuler ceci : si nous transférons les hypothèses et conclusions des auteurs abordés dans ce mémoire à la pratique de l'art-thérapie auprès de personnes dites déficientes mentales, et si nous nous donnons les moyens de leur laisser le temps de s'approprier l'espace proposé, nous pouvons passer d'une pratique de la médiation, sous-tendue ou influencée par l'approche éducative et que symbolise la consigne, à une pratique de l'art-thérapie qui, éclairée par la psychanalyse, s'appuie sur l'ouverture et l'éphémère - lequel vise à une dématérialisation de l'objet concret au profit de l'objet psychique- afin que l'incitation à des narrations pourvoyeuses de sens s'efface au profit d'un langage personnel, favorisant ainsi un glissement de la dissymétrie relationnelle d'axe savant à la rencontre avec l'altérité.

Ceci implique de délaissier une clinique du vu au profit d'une clinique de l'entendu, c'est-à-dire de se délester d'un savoir en plus pour passer, grâce au savoir en moins, d'une posture imaginaire de maître à une posture symbolique de thérapeute. Dans une culture de l'expertise et du formatage, l'articulation savoir-langue prend valeur de pouvoir : celui qui sait parler le savoir prouve sa compétence, ceux qui ne maîtrisent pas ce code sont invités à lui faire confiance et à s'en remettre à lui. Dans la sphère éducative – à laquelle nous rattachons l'occupationnel et la médiation – la consigne en est une illustration, tandis que l'ouverture en art-thérapie décline l'invitation à se faire guide ou enseignant pour simplement assister – être témoin et soutien - dans l'inconnu, l'imprévu. En renonçant à améliorer l'autre, l'art-thérapeute prend le risque d'une rencontre qui pourrait le transformer lui tout autant que son image professionnelle ; en refusant le rôle du savant-compétent, il risque d'être évalué déficient et de s'exposer au désamour.

Ce parti pris n'est tenable qu'à condition d'accepter la mise au travail profonde qu'il enclenche : si, comme j'espère l'avoir démontré, la fonction de l'adresse (consigne ou ouverture) révèle, trahit ou induit bien une posture professionnelle, l'éthique nous commande, que nous soyons stagiaires ou déjà certifiés, d'explorer notre rapport au savoir pour lui rester fidèles : comment vivons-nous d'être perçu comme supposé sachant, voire comme expert ? Quels bénéfices en retirons-nous ? Jusqu'où sommes-nous aliénés ou identifiés au discours de l'Autre ? Sommes-nous capables ou désireux de nous en décoller ? En somme, avons-nous le courage de proposer un espace alternatif à l'approche éducative en institution et la persévérance nécessaire à son maintien dans les moments de doutes ?

L'avenir m'apportera ces réponses, ce que le présent peut d'ores et déjà certifier, c'est que si l'ébranlement de mes habitudes-certitudes a souvent été éprouvant, l'odyssée formative ne m'aura pas laissé sans ressources pour reconstruire hors du connu. Ainsi, un bénéfice secondaire mais non négligeable aura été de réveiller ma propre créativité, tant dans le champ de l'art-thérapie, à travers la composition des dispositifs, que dans celui de l'expression artistique. Un début encourageant lorsqu'on apprend à naviguer sur les flots sauvages de la poésie, portée par les courants de chaque ouverture, loin des terres bien consignées de la médiation.

## Bibliographie

### Ouvrages

GENEAU, Béatrice, « médiation et art thérapie ». Ed. Profacom (2016)

ROYOL, Jean-Pierre, « Le Souffle du Neutre ». Ed. Profacom (2013)

ROYOL, Jean-Pierre, « Quand l'inaccessible est toile ». Ed. Profacom (2017)

ROYOL, Jean-Pierre, « Au fil de l'éphémère ». Ed. Dorval (2012)

### Articles

CABASSUT, Jacques, « La « jouissance », une approche analytique de la déficience mentale » (2003). <http://www.psychasoc.com/Textes/La-jouissance-une-approche-analytique-de-la-deficience-mentale?print>

LEADER, Darian, « La voix comme objet analytique ». *Savoirs et clinique* 2006/1 (no 7), p. 151-161. DOI 10.3917/sc.007.0151

RASSIAL, Jean-Jacques et al., « Le lapsus, la langue et l'adolescence », *Recherches en psychanalyse* 2014/1 (n° 17), p. 46-53. DOI 10.3917/rep.017.0046

SOUPENE, Christian, « Vous avez dit déficience ? ». [https://www.wmaker.net/actupsy/Vous-avez-dit-deficience\\_a960.html?print=1](https://www.wmaker.net/actupsy/Vous-avez-dit-deficience_a960.html?print=1)

TELLERMANN, Esther, « s'apparenter à un poète » (2015). <http://www.gnopl.fr/PDF%20insu/Esther%20TELLERMANN%20%20S%E2%80%99apparenter%20%C3%A0%20un%20po%C3%A8te.pdf>

### Cours Profac

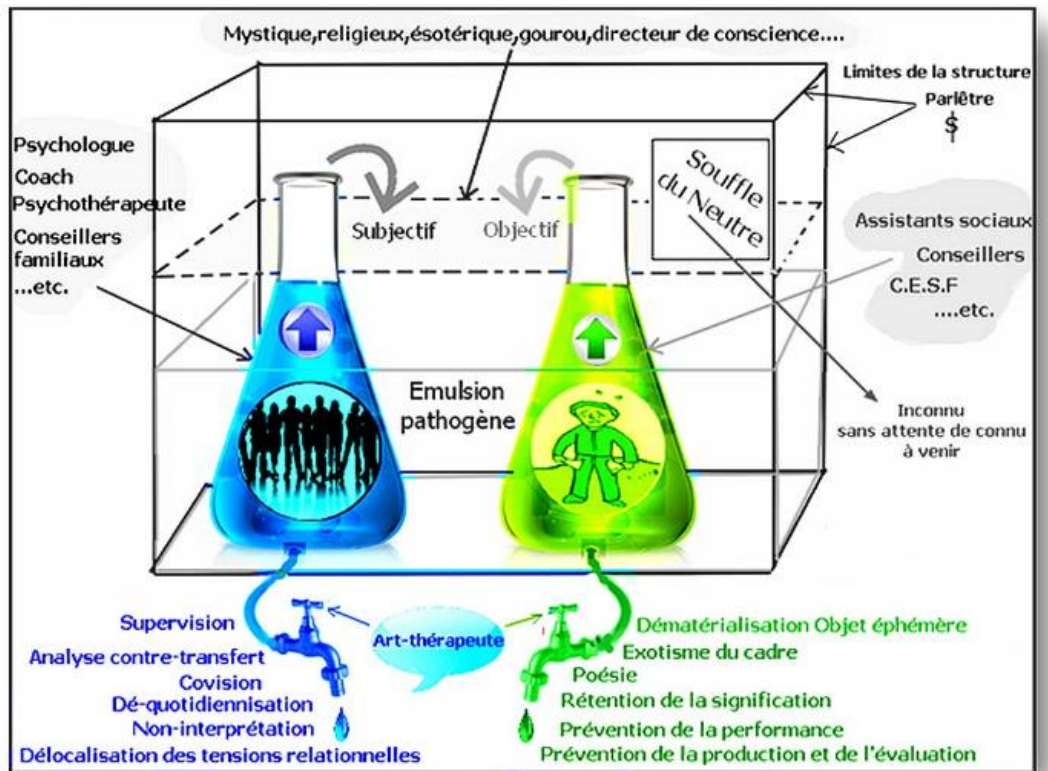
RANTSORDAS-ROYOL, Fabienne :

Questions à propos du dispositif

Le dispositif-outil de travail de l'art-thérapeute

## Annexes

### Schéma extrait du Souffle du Neutre



### Dispositifs proposés

#### *Séquences 1 et 2*



S1 : Aujourd'hui je vous invite à vous créer un décor avec les matériaux mis à votre disposition

Et si un personnage s'invitait ?

On va s'arrêter là pour aujourd'hui

S2 : Je vous propose de vous inventer un bal pas comme les autres

Et si une note venait ?

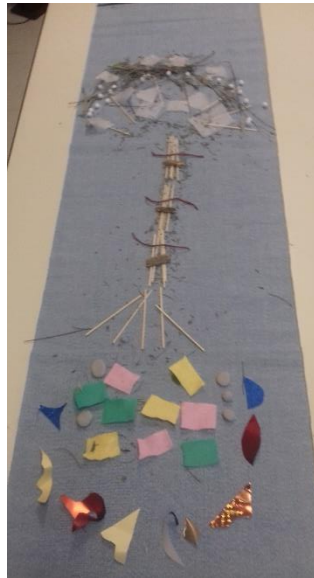
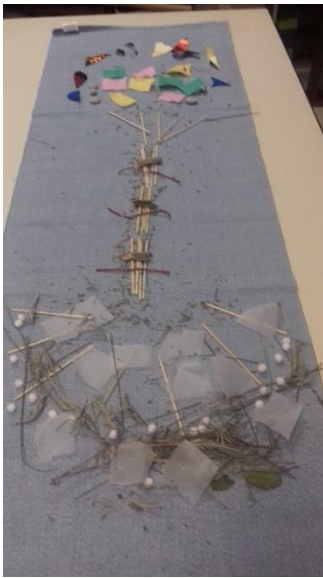
On va s'arrêter là pour aujourd'hui

### *Séquence 3*

Je vous invite à emprunter le pavé d'un pont de bricolage  
Et s'il vous conduisait vers de nouvelles assemblances ?  
On va s'arrêter là pour aujourd'hui



### *Séquence 4*



Floraison de matériaux  
Invite à bricoler du rêve  
Moment pour Soi

### *Séquence 5*

Dans le jardin des rêves  
Pousses d'imaginaire  
Cueillette d'histoires

